

*Il faut au soir
au tout dernier instant
changer le cheval de sa vie
et la charge à son flanc
en cendre d'hippocampe
au vent*

SEUIL

Écrivant ces petites choses, je pensais, voilà, je tire de ma mémoire enivrée tous ces brouillons, ces esquisses personnels de l'amour. Cette leçon d'élucubrations. C'est autre chose, tout de même, que de racler ses fonds de tiroirs affectifs.

Et aussi, je patauge dans le présent, dans la boue hantée de la forêt.

Il m'apparaît, à présent que j'ai accompli ce livre bizarre, que je me méprenais sur la nature de cette eau-de-vie tirée du puits de ma mémoire. En fait, je n'ai puisé, je crois, ni ébauche ni préambule dans ce nom de dieu de puits de la mémoire.

J'ai puisé le poisson changeant du sentiment amoureux : cyprin doré, carpe, exocet, requin, hareng saur.

Car au-delà de l'adolescence, quand il faut qu'il dure, quand il faut qu'il s'asseye dans le quotidien, quand il faut qu'il se sociabilise, l'amour devient un métier. Un métier noble, sans doute, peut-être même un artisanat. Il acquiert du poids, une masse, un savoir-faire, une lourde conscience de soi, il se met en quête d'une distance à adopter face à l'honorabilité et à la maturité et il augmente son bagage jusqu'à la sédentarité parfois divertie de quelques escapades.

J'ai puisé dans le vieux cours des choses le rythme léger de mon propre estompement. Le vent s'étant pris dans ma tignasse blanche, il s'en fallait d'un cheveu que je m'envolasse. Tout être possède une antiquité qui va, comme lui, se disperser au vent.

Hors de l'inexpérience, de la candeur, de l'illusion, le poisson changeant de l'amour fait l'inévitable rencontre de la poêle à frire et devient une denrée alimentaire. Il faut manger. Sentiment et eau fraîche conviennent quand il faut aimer ou tenter d'aimer sa vie (des instants d'elle), dès qu'il faut la gagner, ces carburants n'opèrent plus.

C'est aujourd'hui, plus que jamais, alors que le vase inférieur de votre sablier s'emplit infailliblement, qu'il faut s'asseoir sur les diagnostics, sur le sens des leçons et des legs, s'asseoir de tout son cul et ne point contempler le pet libérateur et rabelaisien. Et lâcher, dans un souffle mentholé, le petit hélium de son âme fracturée. Faire place nette.

CE QUE, S'IL FALLAIT CROIRE, JE CROIRAI AVOIR ÉTÉ

Ce qu'on est : un danseur parmi les poissons morts, un amoureux rêvant encore dans la lente extinction des arômes, une merveille essoufflée, pratiquement transparente. On entre dans le temps de sa fanaison en levant des verres de cidre. On fait – et c'est l'exploit d'une vie – poésie de trois gouttes à la mer.

Ce n'est pas l'adolescence qui a raison. Ni l'enfance, ni l'âge adulte, ni la péremption. Rien n'a raison. Il faut choisir : vivre ou avoir raison. La vie n'est qu'un mauvais moment à passer. Un mauvais moment à quoi, morpion scellé à un poil pubien, nous nous accrochons désespérément. Et la vie est un émouvant joyau, un vitrail tout empoussiéré de lumière, la vie piaille et tremble avec les enfants, avec les beautés sur le seuil, la vie frémit avec toutes les formes de l'amour rencontrées sur le chemin. La vie est une merveille, la vie est une excellente raison de sortir du néant, c'en est une autre encore d'y retourner, décoiffé, confus, surpris. Mourons surpris.

Je viens, après des siècles d'errance, de concevoir et de rédiger ma devise, une tout humble devise, une devise que son humilité rend presque triviale :

MORT EN SURSIS,
VIVANT AUJOURD'HUI

Ceci, me semble-t-il, confère une sorte de légitimité au sentiment amoureux dont je parle ici : cheminement, pèlerinage inachevé vers l'amour.

L'humilité est somme toute une chaise très confortable. Il faut être, en écopant le tonneau parfumé de sa mémoire, le type vieillissant qui ahane en grimpant la colline, qui s'accoude un instant à un végétal mort et persistant. Il faut aller voir et entendre, comme un élan vers la mort peut-être mais pas moins que comme une glissée sur la superficialité de son propre temps, Pergolèse qui étend le somptueux suaire de son *Stabat Mater* sur les fougères levées dans le pré, entre les hêtres. Il faut s'étancher aussi à l'eau fraîche de sa propre insipidité. Car enfin, nous sommes demeurés nus, presque lisses. Nous ne savons presque rien. Nous avons pour pauvre traîne juste un peu de musique, quelques laisses de mots, des humeurs, de la sciure d'être. Et nous ne voulons pas que le dépit vienne mordre, comme un acide, le cuir de notre vie. Nous ne voulons pas jeter le discrédit sur les choses sous prétexte que le jouet de notre vie entre en désuétude. Ne laissons pas les papiers gras et les mégots du touriste, les gluances du sans-gêne après nous. Ne crachons pas, comme de vieux saligauds dépités, sur les pages du futur. Ne soyons pas de ces vieilles peaux qui jaunissent d'amertume et de désapointment et qui veulent laisser en héritage le papier souillé de leur désastre.

Être léger comme une chose chassée hors de l'automne par la levée des vents.

J'apporte seulement, pour décorer le temps serré d'une existence, l'ornement fragile de ma signature, la

plume qui singularisait mon chapeau, la couleur de mon chant. Et deux ou trois vétilles subsidiaires. C'est tout. Marche, mon ami, derrière et devant le chariot de ton inachèvement. Tire, pousse, joue de la flûte, bois du vin, griffonne des choses, ris avec le cercle de tes enfants. Donne-leur le désir de rire après toi. N'oublie jamais non plus d'être seul. Jamais. C'est dans la solitude seulement que le tunnel de ta vie se laisse trouer par la lumière. Oui, ici, bien sûr, je n'affiche, en toute candide impudeur, que des bribes de moi préparées selon mes recettes. Quelque chose comme de la sonatine sentimentale et adolescente. Des travaux de toile, en quelque sorte. J'ai tenu l'homme, l'époux, le père à l'abri du tableau. Voilà donc les deux rails de mon récit : le sous-éphèbe de province et le vieux chemineau des campagnes. Il y a moyen – on doit le savoir depuis longtemps – d'errer, de vagabonder, de dériver, d'aller en soi-même.

Aussi, j'ai pensé que ce qu'il y a de sacré est visible : un être, un livre, un arbre, une œuvre, un fantôme. Et donc me voilà à la fois devant la forêt et le bûcher vivant de la mémoire.

Me voici – comme un soliste pianotant à son clavier, comme une camériste époussetant à virtuoses coups de plumeau un vieux meuble et puis l'astiquant à la cire d'abeille –, jouant au jeu que j'invente de la paréidolie mémorielle. Me voilà seul dans le kaléidoscope de ma mémoire, dans la chapelle sacrée et risible des souvenirs

de ma vie où pas un seul dieu n'a résisté à la dissolution. Trappeur gaulois, dandy aux semelles de boue devant l'invention de la forêt. Vieil amoureux qui rit, cynique qui laisse passer les caravanes. Troglodyte ami de la soie.

Se persuader qu'on trouve, qu'on sait, qu'on aboutit, c'est échouer. Mais on peut parler du charme des épaves. Il faut que l'épave soit spirituelle afin qu'elle justifie la mort des arbres qui la constituent. Il faut s'imaginer Sisyphe assis sur son caillou, fumant un clope, rêvant à la tendreté d'un cul caressé.

Longtemps, très longtemps, durant un long fragment d'éternité, j'ai pensé que le plus beau mot de la langue française était le mot *amoureuse*. Mais ma vie a duré et je suis tombé amoureux d'un grand nombre de mots, des mots parfois délicieusement contradictoires.